

ru devant nous ; et toutes les lettres se prononcent. Si nous demandons le motif de cette anomalie, on se hâte de nous répondre : *C'est l'usage !* Mais l'usage, n'est-ce pas les grenouilles de la fable ? Une seule sortit d'abord de son trou, mais

Une autre la suivit, une autre en fit autant : Il en vint une fourmillière.

et parce que

Le bon sire le souffre et se tient toujours coi,

est-ce une raison pour justifier leur impertinence ? Non, il n'est pas bon de jeter la bride sur le cou de l'usage : à notre époque de laisser-aller littéraire et moral, il nous entrainerait facilement à toute espèce de décadence.

Quant aux formules orales de salutation avant ou après une rencontre, une entrevue, il serait bien impossible d'en parler en détail, parce qu'ici nous sommes en plein dans l'arbitraire de la politesse. Toutefois nous ferons observer à notre honorable correspondant que, s'il peut n'y avoir pas de sincérité dans une révérence ou un coup de chapeau, la société ne doit pas en souffrir. Or, puisque par toute l'Europe, la révérence et le coup de chapeau sont considérés comme signe de respect, nul n'a le droit de se soustraire à cette loi sociale. Changez ces signes, s'il vous déplaisent ; mais vous n'échapperez pas à la nécessité d'en créer aussitôt de nouveaux. Qu'un supérieur tende la main à l'inférieur qui le salue, rien de mieux ; qu'entre amis ou égaux on échange une bonne et cordiale poignée de mains, rien de mieux encore : on dit beaucoup de choses sans parler ; mais, nous le répétons, détruire les lois du respect, c'est saper la société par sa base.

Lorsqu'on se présente devant une personne d'un rang élevé, le coup de chapeau indéfiniment prolongé est une formule muette de salutation qui fort souvent est suffisante ; car à peine a-t-on commencé la phrase : *J'ai l'honneur de...*, qu'il la faut interrompre pour entrer en matière. Mais on ne s'en tire pas à si bon compte, quand on prend congé, et c'est le moment de se mettre quelque peu en frais de politesse. A ce sujet, il n'est pas hors de propos d'être fixé sur l'emploi de ces mots *respect* et *hommage* usités en pareil cas. Peut-on dire : *Je vous présente mon respect, je vous présente mon hommage ?*

Ces deux mots, au singulier, ne sort jamais compléments directs du verbe *présenter*. On dit bien : *Avoir du respect pour quelqu'un, lui témoigner son respect ; obtenir le respect de quelqu'un, ne mériter aucun respect*. On dit aussi : *Rendre hommage à la vérité, faire hommage d'un livre, offrir à Dieu l'hommage de ses adorations*. Dans ces diverses phrases, et autres semblables, on voit clairement quel est le sens donné à *respect* et à *hommage*. Mais, employés au pluriel, ils deviennent synonymes de compléments, et alors on peut dire *Je vous présente mes hommages, je vous présente mes respects*, et même : *Je vous présente l'hommage de mes respects*.

La grammaire accepte ces locutions amicales et familières : *Comment êtes-vous ? comment vous portez-vous ? comment allez-vous ? comment va votre santé ?* Elle répond : *Comment ça va ?* qui n'est ni très régulier, ni très gracieux. Mais, au point de vue des rapports sociaux, faut-il les condamner toutes, sous prétexte qu'elles sont banales, et qu'on répond invariablement par un *très bien* souvent contraire à la vérité ? Comme aussi, parce que, en se séparant, deux amis se chargent mutuellement de civilités, de souvenirs pour leurs familles, au risque de ne pas tenir leurs promesses, faut-il blâmer radicalement cet usage ? Ce serait, à notre avis, un purisme de sentiments exagéré. Laissons à l'amitié cet échange de bons procédés, fussent-ils n'être pas bien sincères : on ne corrige pas toujours un abus avec fruit, en supprimant ce qui en peut être la cause.

A un autre article les formules épistolaires.

P. A. BÉDUCHAUD.

La mère et ses deux fils.

Ecoutez un mot, mes amis,
 Qui me paraît beau de tendresse :
 D'une veuve entre ses deux fils,
 L'un de huit ans, l'autre de dix,
 Les soins se partageant sans cesse :
 A leur tour ces objets chéris
 A celle qui les intéresse
 Rendaient caresse pour caresse.
 " Maman, lui dit un jour l'aîné,
 " Vous m'avez sûrement donné
 " Des preuves d'un amour extrême ;
 " Malgré tout votre attachement,
 " Vous ne pouvez pas cependant
 " M'aimer autant que je vous aime.